

DANIEL PERROCHON

MD TEINTURE

“Il faut penser le mélange.”

La couleur est une expérience d'alchimiste. Il suffit d'observer Daniel Perrochon doser ses poudres, les mêler à l'eau et s'empêtrer dans les vapeurs pour s'en convaincre. Il suffit d'épier le geste : celui du bras fort qui porte le tissu, celui de la main qui tient la casse - l'énorme louche qui sert à brasser l'eau. Il suffit, surtout, de voir la concentration extrême qu'il adopte pour cerner la couleur. Pas un ton de plus, ni un ton de moins. “Il faut penser le mélange.”

Cela fait trente-cinq ans qu'il est teinturier. Reclus dans son impasse du quinzième arrondissement, Daniel Perrochon, cinquante-quatre ans, travaille pour la haute couture et le prêt-à-porter de luxe, notamment Chanel, Dior et John Galliano. Pas d'apparat chez lui. MD Teinture, anciennement Louche, son antre, est à cent lieues de l'ambiance cossue des salons de haute couture. Le lieu est insoupçonnable depuis la rue. Caché au milieu d'une succession d'ateliers vitrés où travaillaient autrefois un serrurier ou un réparateur de télé. Aujourd'hui, seul le teinturier continue d'exercer son art, et les ateliers ont été investis par des “bourgeois bohème” ou une école de piano.

Chez Daniel, l'atelier garde un goût d'antan un peu déchu. Une certaine atmosphère ouvrière. Le bois des poutres est vieilli par les vapeurs, les fenêtres cassées et les murs éclaboussés de couleurs. Façon lavis. On vide les cuves à même le sol, le balayant du même coup de coloris improbables qui se mélangent les uns aux autres. Au milieu de ce décor d'époque - même l'essoreuse vieille de quatre-vingt ans joue les pièces de musée - l'eau frémit dans les barques. Les trois hommes des lieux - Daniel, Sadi et Arnaud - dressés dans leurs bottes en caoutchouc, font gicler les couleurs. Ici on teint les tissus, essentiellement de la soie, qui seront ensuite taillés, cousus, brodés. Tout se fait en silence, le geste sûr. L'eau qui bout et l'essoreuse battent inlassablement la mesure. “C'est la première étape du vêtement. Si ce n'est



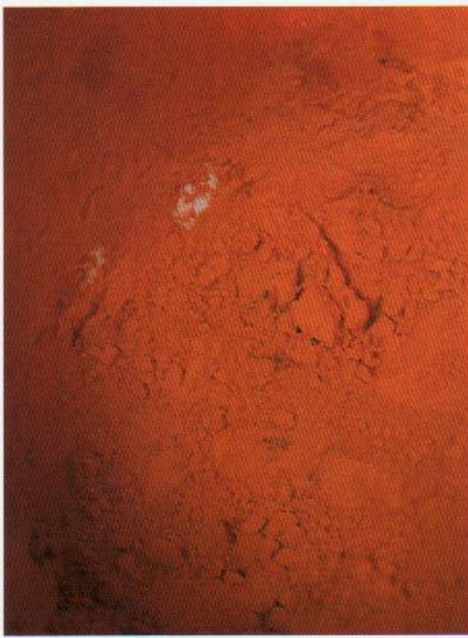
CI-DESSUS À GAUCHE :
Vue d'une partie de l'atelier avec, au
fond, les étagères sur lesquelles sont
rangés les pigments.

CI-DESSUS À DROITE ET PAGE DE DROITE :
Les teintures s'effectuent dans des
bacs en inox: les barques.

pas teint, il n'y a rien." Il a l'air bourru Daniel, mais il cache bien son jeu. Certes, les couturiers, il ne les rencontre jamais. Un échantillon suffit, expédié par coursiers interposés. Les défilés, il n'y a jamais assisté. Sa femme et ses filles s'en chargent. Pour lui, la période de la haute couture est surtout l'occasion d'une fatigue neuropsychique importante. Les coursiers font aussi partie de la couture, défilant les bras chargés de tissus à teindre dans la journée. "La lumière du jour est notre outil de travail." La nuit, sans elle, impossible de travailler. Et l'hiver, on attend que le soleil se lève pour pouvoir opérer.

Daniel, lui, regarde ses tissus à la télé. Mais dès qu'il se met à parler de tons, teintes et couleurs, il en devient poète. Pas besoin de mots pour exprimer cela, les pigments et poudres suffisent. "J'aime créer tous les jours, m'amuser de cette chimie des couleurs. À dix-neuf ans, quand j'ai voulu apprendre, mon père - lui-même teinturier - n'était pas convaincu. Il a fallu un an, pendant lequel je travaillais dans une banque, pour qu'il accepte que je rentre dans l'entreprise. Je ne regrette pas, bien au contraire, même si c'est très dur et très physique." Le corps n'est pas épargné. Au milieu des vapeurs, on atteint facilement cinquante degrés l'été. L'hiver, il gèle, la peau n'en est pas moins maltraitée. Sans compter qu'il y a quelques années, on utilisait encore du cyanure de potassium pour nettoyer les cuves. Sans compter le poids des tissus gorgés d'eau qui maltraite articulations et muscles. La teinture est un métier d'homme. Seule femme tolérée dans ce sacro-saint ballet : Raymonde. C'est elle qui, de l'autre côté de l'allée, accroche et tend minutieusement les tissus sur un cadre pour les faire sécher. Les clous percent chaque mètre teint. Raymonde, elle, appuie le tissu avec une brosse, pour ne pas le malmener. Elle le plie ensuite. Dans une atmosphère invariablement caniculaire.

DOUBLE PAGE SUIVANTE :
Teinture d'une étoffe.



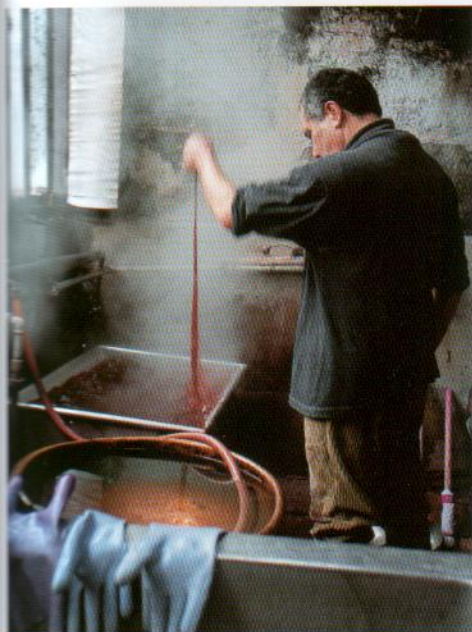
“Chaque teinture est unique, explique Daniel, c’est aussi là son secret. À partir du rouge, du jaune et du bleu, on peut obtenir toutes les couleurs, y compris un beige très clair ou un gris. C’est toute la difficulté. Mais il sera impossible de retrouver rigoureusement le même ton d’un bain à l’autre. La température ambiante influe. Les couturiers le savent bien, et ils préfèrent donc nous confier plus de tissu plutôt que moins.” Ici, aucune machine à l’épreuve, si ce n’est celles du corps et du cerveau. Et l’essoreuse... Le tissu est soulevé, gorgé d’eau, à bout de bras. Le geste est répété, jusqu’à la couleur trouvée. Il est ensuite essoré et tendu à la main sur d’immenses cadres par Raymonde. Aucun code inscrit à l’avance. Aucune règle en la matière. Pas de fiches techniques établies par coloris. Ils sont tous exclusifs. Cette recherche de perfection se monnaie 135 euros de 0 à 4 mètres de tissu, puis 35 euros les mètres suivants.

Arnaud, trente et un ans, expérimente en la matière. Il apprend. Ce comptable, beau-fils de Daniel, a décidé de tout arrêter pour devenir lui aussi teinturier. “C’est un monde à part, surtout ici, mais j’aime bien ce côté créatif. Rien à voir avec la vie dans les bureaux ! Ici on mélange, on tente, on invente. C’est de la pure création. De la pure concentration aussi.” C’est lui qui prendra la relève, avec un enthousiasme débordant, après le départ à la retraite de Sadi dans quelques jours.

Les pigments, les poudres, les casses, les barques, le jeune homme commence à dominer gestes et mesures. Et quand il se laisse distraire par les intrus du jour, on prend conscience de toute la concentration nécessaire pour parvenir à la couleur. Il faut suivre chaque mouvement de l’eau, y mesurer la couleur, y tremper le tissu, y faire pénétrer les teintures. Anticiper ce que sera le tissu une fois sec. Avec un geste alerte, on pose un coin du tissu sur un fer chaud qui le sèche en un rien de temps.

CI-DESSUS À GAUCHE :
Pigment.

CI-DESSUS À DROITE :
La casse est cette énorme louche
avec laquelle on dose les pigments
puis les mélange à l’eau.



CI-DESSUS :
Avant de teindre la pièce de tissu,
Sadi effectue un essai sur un échantillon
et vérifie la couleur obtenue une fois
séchée au fer.

DOUBLE PAGE SUIVANTE :
On mélange le tissu et le soulève,
gorgé d'eau, avec de grands bâtons en bois.

“Tout est une question d’anticipation”, explique Daniel. Non seulement, il faut maîtriser l’association des pigments, leur quantité et la force des produits, mais il faut aussi savoir s’arrêter à temps. “Le plus dur, c’est la petite touche finale. Quand on est à un ton près.” Le coup d’œil intransigeant, on le jette sur le tissu à la lumière du jour et sous une lampe électrique. “La couleur n’y transparait pas de la même manière. Mais pour la haute couture, on privilégiera d’abord l’éclairage artificiel: les robes défilent sous les *spot lights*.” C’est un minuscule échantillon de tissu qui sert de référence. Au teinturier d’atteindre rigoureusement le même ton. Celui qui colle au plus près à l’envie du couturier.